

# La conversion

Dialogue entre un homme récemment converti au Christ et un ami incroyant :

– Alors tu t’es converti au Christ ?

– Oui.

– Alors tu dois savoir beaucoup de choses sur lui. Dis-moi, dans quel pays est-il né ?

– Je ne sais pas.

– Quel âge avait-il quand il est mort ?

– Je ne sais pas.

– Combien de livres a-t-il écrits ?

– Je ne sais pas.

– Tu en sais décidément bien peu pour un homme qui prétend s’être converti au Christ !

– Tu as raison. J’ai honte du peu que je sais sur lui. Mais ce que je sais, c’est qu’il y a trois ans, j’étais un ivrogne. J’étais très endetté. Ma famille s’effondrait. Ma femme et mes enfants redoutaient mon retour à la maison tous les soirs. Mais aujourd’hui, j’ai arrêté de boire, nous n’avons plus de dettes, notre foyer est heureux, mes enfants attendent avec impatience que je rentre le soir. Tout cela, le Christ l’a fait pour moi. Voilà ce que je sais du Christ.

Ce qui importe le plus, c’est précisément la manière dont Jésus change notre vie. Il faut le souligner avec force : suivre Jésus, c’est changer notre regard sur Dieu, sur les autres, sur le monde et sur nous-mêmes. C’est une autre façon de vivre et une autre façon de mourir que celle préconisée par l’opinion courante. C’est le mystère de la « conversion ».

TAGSBiblecatéchèseconcilesfoigrâs obtenuesmiracles

---

# Prophètes du pardon et de la gratuité

En ces temps où les nouvelles, jour après jour, nous rapportent des expériences de conflit, de guerre et de haine, le risque est grand que nous, en tant que croyants, finissions par être entraînés dans une lecture des événements qui se réduit seulement au niveau politique, ou que nous nous limitations à prendre position en faveur d'une partie ou de l'autre avec des arguments qui reflètent notre manière de voir les choses, notre manière d'interpréter la réalité.

Dans le discours de Jésus qui suit les béatitudes, il y a une série de « petites/grandes leçons » que le Seigneur nous offre. Elles commencent toujours par le verset « vous avez entendu qu'il a été dit ». Dans l'une d'elles, le Seigneur rappelle l'ancien dicton « œil pour œil et dent pour dent » (Mt 5,38).

En dehors de la logique de l'Évangile, cette loi non seulement n'est pas contestée, mais elle peut même être prise comme une règle qui exprime la manière de rétablir les comptes avec ceux qui nous ont offensés. Obtenir vengeance est perçu comme un droit, voire même comme un devoir.

Jésus se présente devant cette logique avec une proposition complètement différente, totalement opposée. À l'inverse de ce que nous avons entendu, Jésus nous dit : « Mais moi, je vous dis » (Mt 5,39). Et ici, en tant que chrétiens, nous devons faire très attention. Les paroles de Jésus qui suivent sont importantes non seulement pour elles-mêmes, mais parce qu'elles expriment de manière très synthétique tout son message. Jésus ne vient pas pour nous dire qu'il y a une autre façon d'interpréter la réalité. Jésus ne vient pas à nous pour élargir l'éventail des opinions à propos des réalités terrestres, en particulier de celles qui touchent notre vie. Jésus n'est pas une autre opinion, mais il incarne lui-même la

proposition alternative à la loi de la vengeance.

La phrase « mais moi, je vous dis » est d'une importance fondamentale car ce n'est plus la parole prononcée, mais la personne même de Jésus. Ce que Jésus nous communique, il le vit. Quand Jésus dit « de ne pas vous opposer au méchant ; au contraire, si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre » (Mt 5,39), ces mêmes paroles, il les a vécues en personne. Nous ne pouvons certainement pas dire de Jésus qu'il prêche bien mais que son message n'est pas approprié.

Pour en revenir à notre époque, ces paroles de Jésus risquent d'être perçues comme les paroles d'une personnalité faible, la réaction de quelqu'un qui n'est plus capable de réagir mais seulement de subir. Et de fait, quand nous regardons Jésus qui s'offre complètement sur le bois de la Croix, c'est l'impression que nous pouvons avoir. Et pourtant, nous savons très bien que le sacrifice sur la croix est le fruit d'une expérience qui part de la phrase « mais moi, je vous dis ». Car tout ce que Jésus nous a dit, il a fini par l'assumer pleinement. Et en l'assumant pleinement, il a réussi à passer de la croix à la victoire. La logique de Jésus est une logique qui, apparemment, est celle d'un perdant. Mais nous savons très bien que le message que Jésus nous a laissé, et qu'il a vécu pleinement, est le remède dont ce monde a vraiment besoin aujourd'hui.

Être prophètes du pardon signifie choisir le bien comme réponse au mal. Cela signifie avoir la certitude que la puissance du malin ne conditionnera pas ma façon de voir et d'interpréter la réalité. Le pardon n'est pas la réponse du faible. Le pardon est le signe le plus éloquent d'une liberté capable de reconnaître les blessures que le mal laisse derrière lui, mais avec la conviction que ces mêmes blessures ne seront jamais une poudrière qui foment la vengeance et la haine.

Réagir au mal par le mal ne fait qu'élargir et approfondir les blessures de l'humanité. La paix et la concorde ne croissent

pas sur le terrain de la haine et de la vengeance.

Être prophètes de la gratuité exige de nous la capacité de regarder le pauvre et l'indigent non pas avec la logique du profit, mais avec la logique de la charité. Le pauvre ne choisit pas d'être pauvre, mais celui qui possède a la possibilité de choisir d'être généreux, bon et plein de compassion. Combien le monde serait différent si nos leaders politiques, dans ce scénario où les conflits et les guerres se multiplient, avaient la sagesse de regarder ceux qui paient le prix de ces divisions, les pauvres, les marginalisés, ceux qui ne peuvent pas s'échapper parce qu'ils n'en ont pas les moyens !

Si nous partons d'une lecture purement horizontale, il y a de quoi désespérer. Il ne nous reste plus qu'à rester enfermés dans nos murmures, dans nos critiques. Mais non ! Nous sommes des éducateurs de jeunes. Nous savons bien que ces jeunes, dans notre monde, cherchent des points de référence d'une humanité saine, de leaders politiques capables d'interpréter la réalité avec des critères de justice et de paix. Mais quand nos jeunes regardent autour d'eux, nous savons bien qu'ils ne perçoivent que le vide d'une vision pauvre de la vie.

Nous qui sommes engagés dans l'éducation des jeunes avons une grande responsabilité. Il ne suffit pas de commenter l'obscurité que laisse une absence presque complète de leadership. Il ne suffit pas de commenter qu'il n'y a pas de propositions capables d'enflammer la mémoire des jeunes. Il appartient à chacun et à chacune de nous d'allumer une bougie d'espoir au milieu de cette obscurité, d'offrir des exemples d'humanité réussie au quotidien.

Il vaut vraiment la peine aujourd'hui d'être prophètes du pardon et de la gratuité.

---

# L'éducation de la conscience avec saint François de Sales

Il semble bien que ce soit l'avènement de la réforme protestante qui ait mis à l'ordre du jour le problème de la conscience, et plus précisément de la « liberté de conscience ». Dans une lettre de 1597 à Clément VIII, le prévôt de Sales se plaignait au pape de la « tyrannie » que la « république de Genève » faisait peser « sur les consciences catholiques ». Il demandait au Saint-Siège d'intervenir auprès du roi de France pour qu'il obtienne que les Genevois accordent « ce qu'ils appellent liberté de conscience ». Hostile aux solutions militaires de la crise protestante, il laissait entrevoir dans la *libertas conscientiae* une issue possible à la confrontation violente, à condition que la réciprocité soit respectée. Revendiquée par Genève en faveur de la Réforme et revendiquée par François de Sales en faveur du catholicisme, la liberté de conscience allait devenir un des piliers de la mentalité moderne.

## Dignité de la personne humaine

La dignité de l'individu réside dans sa conscience et la conscience signifie en premier lieu sincérité, honnêteté, franchise, conviction. Le prévôt de Sales avouait par exemple « pour la décharge de [sa] conscience » que le projet des Controverses lui avait été en quelque sorte imposé par autrui. Quand il apportait ses raisons en faveur de la doctrine et de la pratique catholiques, il prenait soin de dire qu'il le faisait « en conscience ». « Dites-moi en conscience », demandait-il avec insistance à ses contradicteurs. Quant à la « bonne conscience », c'est elle qui fait que l'on évite certains actes qui nous mettent en contradiction avec nous-mêmes.

Cependant la conscience subjective individuelle ne peut pas toujours être tenue comme garante de la vérité objective. On

n'est pas toujours obligé de croire ce que quelqu'un vous dit en conscience. « Montrez-moi clairement, dit le prévôt aux messieurs de Thonon, que lorsque vous me dites que telle et telle inspiration se passe en votre conscience, vous ne mentez point, vous ne me trompez point ». La conscience peut être victime de l'illusion, de façon volontaire ou même involontaire. « Les plus avarés, non seulement ne confessent pas de l'être, mais ils ne pensent pas en leur conscience de l'être ».

La formation de la conscience est une tâche essentielle, parce que la liberté comporte le risque de « faire le bien et le mal », mais « choisir le mal, ce n'est pas user mais abuser de notre liberté ». Tâche rude, parce que la conscience nous apparaît parfois comme un adversaire, mais c'est un bon adversaire qui « combat toujours contre nous et pour nous » : « il résiste toujours à nos mauvaises inclinations », mais il le fait pour notre bien. Quand l'homme pêche, « le reproche intérieur vient contre sa conscience avec l'épée au poing », mais c'est « pour l'outrepercer d'une sainte crainte ».

Un des moyens pour exercer une liberté responsable est de pratiquer « l'examen de conscience ». C'est faire comme les colombes qui « se mirent » « auprès des eaux très pures », et qui « se nettoient, purifient et ornent au mieux qu'elles peuvent ». Philothée est invitée à faire cet examen tous les soirs, en se demandant « comme on s'est comporté en toutes les heures du jour ; et pour faire cela aisément, on considérera où, avec qui, et en quelle occupation on a été ».

Une fois l'an, nous devrions faire un examen approfondi de « l'état de notre âme » envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes, sans oublier un « examen sur les affections de notre âme ». L'examen, dit-il aux visitandines, vous conduira à chercher « bien au fond de votre conscience ».

Comment décharger sa conscience quand on sent peser sur elle une erreur ou une faute ? Certains le font d'une mauvaise manière en jugeant et en accusant les autres « du vice auquel ils se sont voués », pensant ainsi « adoucir les remords de leurs consciences ». C'est ainsi qu'on multiplie le risque des

jugements téméraires. Au contraire, « ceux qui ont bien soin de leurs consciences ne sont guère sujets au jugement téméraire ». Il faut mettre à part le cas des parents, des éducateurs et des responsables du bien public car « une bonne partie de leur conscience consiste à regarder et veiller sur celle des autres ».

### Le respect de soi

La conscience exige le respect de soi et des autres. De l'affirmation de la dignité et de la responsabilité de chacun devra naître le respect de soi. Déjà Socrate et toute l'antiquité païenne et chrétienne avaient montré le chemin :

C'est une parole des philosophes, mais qui a été approuvée pour bonne par les docteurs chrétiens : « Connais-toi toi-même », c'est-à-dire, connais l'excellence de ton âme afin de ne la point avilir ni mépriser.

Certains de nos actes constituent non seulement une offense à Dieu, mais aussi une offense à la dignité de l'homme, à sa raison. Leurs conséquences sont déplorables : « La ressemblance et image de Dieu que nous avons est barbouillée et défigurée, la dignité de notre esprit déshonorée », nous sommes rendus « semblables aux bêtes insensées, nous rendant esclaves de nos passions et renversant l'ordre de la raison ». Il y a des extases et des ravissements qui nous élèvent au-dessus de notre condition naturelle, et d'autres qui nous rabaissent : « Ô hommes, s'écrie l'auteur du Traité de l'amour de Dieu, jusques à quand serez-vous si insensés que de vouloir ravaler votre dignité naturelle, descendant volontairement et vous précipitant en la condition des bêtes brutes » ?

Le respect de soi permettra d'éviter ces deux périls opposés que sont l'orgueil et la dépréciation des dons qui sont en nous. En un siècle où le sens de l'honneur était exalté au maximum, François de Sales a dû intervenir pour dénoncer ses méfaits, notamment dans la question du duel, qui faisait « hérissier les cheveux en tête » à l'évêque de Genève, et plus encore l'orgueil insensé qui en était la cause. « Je suis

scandalisé, écrit-il à l'épouse d'un mari duelliste ; en vérité, je ne puis penser comme l'on peut avoir un courage si dérégulé, même pour des bagatelles et choses de rien ». En se battant en duel, c'est comme « s'ils s'étaient entreservis de bourreau l'un à l'autre ».

D'autres, à l'inverse, n'osent pas reconnaître les dons qu'ils ont reçus et manquent ainsi au devoir de reconnaissance. François de Sales dénonce « certaine fausse et niaise humilité qui leur empêche de regarder rien en eux qui soit bon ». Ils ont tort car « les biens que Dieu met en nous veulent être reconnus, estimés et grandement honorés ».

Le premier prochain que je dois respecter et aimer, semble vouloir dire François de Sales, c'est moi-même. Le véritable amour envers moi-même et le respect que je me dois veulent que je tende à la perfection et que je me corrige, s'il en est besoin, mais avec douceur, raisonnablement et plutôt « par voie de compassion » que par colère et avec emportement.

Il existe en effet un amour de soi qui est non seulement légitime, mais bienfaisant et commandé : « Charité bien ordonnée commence par soi-même », dit le proverbe, et c'est bien la pensée de François de Sales, à condition de ne pas confondre l'amour de soi et l'amour-propre. L'amour de soi est bon en lui-même. Philothée est invitée à s'interroger sur la façon dont elle s'aime elle-même :

Tenez-vous bon ordre en l'amour de vous-même ? car il n'y a que l'amour désordonné de nous-mêmes qui nous ruine. Or, l'amour ordonné veut que nous aimions plus l'âme que le corps, que nous ayons plus de soin d'acquérir les vertus que toute autre chose.

Au contraire, l'amour-propre est un amour égoïste, narcissique, replié sur lui-même, jaloux de sa propre beauté et uniquement préoccupé de son intérêt : « Narcisse, disent les profanes, était un enfant si dédaigneux qu'il ne voulut jamais donner son amour à personne ; mais enfin en se regardant dans une claire fontaine, il fut extrêmement épris

de sa beauté. »

Le « respect que l'on doit aux personnes »

Si l'on se respecte soi-même on sera plus porté à respecter les autres. Le fait que nous sommes l'image de Dieu a pour corollaire l'affirmation que « tous les hommes ont cette même dignité ». Tout en vivant lui-même dans une société d'ancien régime, fortement inégalitaire, François de Sales a promu une pensée et une pratique du « respect que l'on doit aux personnes ».

Il faut commencer par l'enfant. La mère de saint Bernard, dit l'auteur de l'Introduction, aimait ses enfants à peine nés « avec respect comme chose sacrée et que Dieu lui avait confiée ». Un reproche très grave adressé par François de Sales aux païens était leur mépris de la vie des êtres sans défense. Le respect de l'enfant à naître s'exprime dans ce passage d'une lettre à une femme enceinte écrite selon la rhétorique baroque de l'époque. Il l'encourage en lui expliquant que l'« enfant qui se forme au milieu de [ses] entrailles est non seulement « une image vivante de la divine Majesté », mais aussi l'image de sa mère. Il recommandait à une autre :

Offrez souvent à la gloire éternelle de notre Créateur la petite créature à la formation de laquelle il vous a voulu prendre pour coopératrice.

Un autre aspect du respect d'autrui concerne le respect de sa liberté. La découverte de nouvelles terres avait eu pour conséquence néfaste la résurgence de l'esclavage, qui ne rappelait que trop les pratiques des anciens Romains au temps du paganisme. La vente d'êtres humains ravalait ceux-ci au rang des bêtes :

Marc Antoine acheta un jour deux jeunes jouvenceaux que lui présenta un certain maquignon ; car en ce temps-là, comme il se fait encore en quelques contrées, l'on vendait les enfants : il y avait des hommes qui en faisaient provision et usaient de ce trafic comme l'on fait des chevaux en nos pays.

De manière plus subtile, le respect d'autrui est continuellement menacé par la médisance et la calomnie. François de Sales insiste beaucoup sur les « péchés de langue ». Un chapitre de l'Introduction traite explicitement « de l'honnêteté des paroles et du respect que l'on doit aux personnes ». Ruiner la réputation de quelqu'un, c'est commettre un « homicide spirituel » ; c'est ôter « la vie civile » à celui duquel on médit. Aussi, « en blâmant le vice », on s'efforcera d'épargner le plus possible « la personne en laquelle il est ».

Certaines catégories de personnes sont facilement dénigrées ou méprisées. François de Sales défend la dignité des hommes du peuple en s'appuyant sur l'Évangile : « Saint Pierre, commente-t-il, était un homme rude, grossier, un vieil pêcheur, métier mécanique, et d'une basse condition ; saint Jean, au contraire, était un jeune gentilhomme, doux, agréable, savant ; saint Pierre ignorant. » Or, c'est saint Pierre qui fut choisi pour conduire les autres et être le « supérieur universel ».

Il proclame la dignité des malades, disant que « les âmes qui sont en croix sont déclarées reines ». Dénonçant la « cruauté envers les pauvres » et exaltant la « dignité des pauvres », il justifie et précise l'attitude qu'il faut avoir envers eux en expliquant « combien nous devons les honorer, et partant les visiter comme représentant Notre-Seigneur ». Personne n'est inutile, personne n'est insignifiant : « Il n'y a nulle si mauvaise pièce au monde qui ne soit utile à quelque chose ; mais il faut lui trouver son usage et son lieu ».

L'« unidivers » salésien

Le problème qui a toujours tourmenté les sociétés humaines a été celui de concilier la dignité et la liberté de chaque individu avec celles des autres. Il reçoit chez François de Sales un éclairage original grâce à l'invention d'un mot nouveau. En effet, étant donné que l'univers est formé de « toutes choses créées tant visibles qu'invisibles » et que « toute leur diversité se réduit en unité », il propose de

l'appeler « unidivers », c'est-à-dire « unique et divers, unique avec diversité et divers avec unité ».

Pour lui, chaque être est unique. Les personnes sont comme les perles dont parle Pline : « elles sont tellement uniques une chacune en ses qualités, qu'il ne s'en trouve jamais deux qui soient parfaitement pareilles ». Il est significatif que ses deux ouvrages principaux, l'Introduction et le Traité, s'adressent à une personne individuelle, Philothée et Théotime. Que de variété et de diversité entre les êtres ! « Certes, comme nous voyons qu'il ne se trouve jamais deux hommes semblables ès dons naturels, aussi ne s'en trouve-t-il jamais de parfaitement égaux ès surnaturels ». La variété l'enchantait même d'un point de vue purement esthétique, mais il craignait une curiosité indiscreète sur les causes :

Si quelqu'un s'enquérât pourquoi Dieu fait les melons plus gros que les fraises, ou les lis plus grands que les violettes, pourquoi le romarin n'est pas une rose, ou pourquoi l'œillet n'est pas un souci, pourquoi le paon est plus beau qu'une chauve-souris, ou pourquoi la figue est douce et le citron aigrelet, on se moquerait de ses demandes et on lui dirait : Pauvre homme, puisque la beauté du monde requiert la variété, il faut qu'il y ait des différentes et inégales perfections ès choses, et que l'une ne soit pas l'autre ; c'est pourquoi les unes sont petites, les autres grandes, les unes aigres, les autres douces, les unes plus, et les autres moins belles. [...] Toutes ont leur prix, leur grâce et leur émail, et toutes, en l'assemblage de leurs variétés, font une très agréable perfection de beauté.

La diversité n'empêche pas l'unité, bien plus elle l'enrichit et l'embellit. Chaque fleur a ses caractéristiques propres qui la distinguent de toutes les autres : « Ce n'est pas le propre des roses d'être blanches, ce me semble, car les vermeilles sont plus belles et de meilleure odeur ; c'est néanmoins le propre du lys ». Certes, François de Sales ne supporte pas la confusion et le désordre, mais il est également ennemi de

l'uniformité. La diversité des êtres peut conduire à la dispersion et à la rupture de la communion, mais s'il y a l'amour, « lien de la perfection », rien n'est perdu, au contraire la diversité est magnifiée dans la communion.

S'il y a bien chez François de Sales une réelle culture de l'individu, celle-ci ne vise pas toutefois une fermeture au groupe, à la communauté ou à la société. Il voit spontanément l'individu inséré dans un milieu ou « état » de vie, qui marque fortement l'identité et l'appartenance de chacun. On ne pourra pas fixer un programme ou un projet de vie égal pour tous, tout simplement parce qu'il sera appliqué et mis en œuvre différemment « par le gentilhomme, par l'artisan, par le valet, par le prince, par la veuve, par la fille, par la mariée » ; il faut en outre l'adapter « aux forces, aux affaires et aux devoirs de chaque particulier ». François de Sales voit la société répartie en milieux de vie fortement marqués par l'appartenance sociale et les solidarités de groupe, comme lorsqu'il traite « de la compagnie des soldats, de la boutique des artisans, de la cour des princes, du ménage des gens mariés ».

L'amour personnalise, et donc individualise. L'affection qui lie une personne à une autre est unique, comme l'éprouva François de Sales au contact de madame de Chantal :

Chaque affection a sa particulière différence d'avec les autres ; celle que je vous ai a une certaine particularité qui me console infiniment, et, pour dire tout, qui m'est extrêmement profitable.

Le soleil luit pour tous et pour chacun : « éclairant un endroit de la terre [il] ne l'éclaire pas moins que s'il n'éclairait point ailleurs et qu'il éclairât cela seul ».

L'être humain est en devenir

Humaniste chrétien, François de Sales croit enfin à la nécessité et à la possibilité du perfectionnement de la personne humaine. Érasme avait forgé la formule : *Homines non nascuntur sed finguntur*. Alors que l'animal est un être

prédéterminé, guidé par l'instinct, l'homme au contraire est en perpétuelle évolution. Non seulement il change, mais il peut se changer lui-même, soit en mieux soit en pire.

Toute la préoccupation de François de Sales fut de se perfectionner lui-même, et d'aider les autres à se perfectionner, non seulement dans le domaine religieux, mais en toute chose. De la naissance à la tombe, l'homme est en apprentissage. Faisons comme le crocodile qui « ne cesse jamais de croître tandis qu'il est en vie ». En effet, « de demeurer en un état de consistance longuement, il est impossible : qui ne gagne, perd en ce trafic ; qui ne monte, descend en cette échelle ; qui n'est vainqueur, est vaincu en ce combat ». Il cite saint Bernard qui disait : « Il est écrit très spécialement de l'homme, que jamais il n'est en un même état : il faut ou qu'il avance, ou qu'il retourne en arrière ». Il faut avancer :

Ne connais-tu pas que tu es au chemin, et que le chemin n'est pas fait pour s'asseoir mais pour marcher ? Et il est tellement fait pour marcher, que marcher s'appelle cheminer.

Cela signifie aussi que la personne est éducable, capable d'apprendre, de se corriger et de s'améliorer. Cela est vrai à tous les niveaux. L'âge parfois n'y fait rien. Voyez ces petits chanteurs de la cathédrale, qui dépassent déjà de loin les capacités de l'évêque dans leur domaine :

J'admire ces petits enfants, qui à peine savent parler et qui chantent déjà leur partie, entendant toutes ces notes et ces règles de musique où je ne pense pas que je puisse rien comprendre, moi qui suis homme fait et qu'on voudrait bien faire passer pour quelque grand personnage.

Personne dans ce bas monde n'est parfait :

Il y en a qui de leurs naturels sont légers, les autres rébarbatifs, les autres durs à recevoir les opinions d'autrui, les autres sont inclinés à l'indignation, les autres à la colère, les autres à l'amour ; et en somme, il se trouve peu

de personnes esuelles on ne puisse remarquer quelques sortes de telles imperfections.

Faut-il donc désespérer de pouvoir améliorer son tempérament en corrigeant quelques-unes de nos inclinations naturelles ? Nullement :

Quoiqu'elles soient comme propres et naturelles à un chacun, si est-ce que par le soin et affection contraire on les peut corriger et modérer, et même on peut s'en délivrer et purger : et je vous dis, Philothée, qu'il le faut faire. On a bien trouvé le moyen de changer les amandiers amers en amandiers doux, en les perçant seulement au pied pour en faire sortir le suc ; pourquoi est-ce que nous ne pourrions pas faire sortir nos inclinations perverses pour devenir meilleurs ?

D'où la conclusion optimiste mais exigeante : « Il n'y a point de si bon naturel qui ne puisse être rendu mauvais par les habitudes vicieuses ; il n'y a point aussi de naturel si revêché qui, par la grâce de Dieu premièrement, puis par l'industrie et diligence, ne puisse être dompté et surmonté ». Si l'homme est éduicable, il ne faut désespérer de personne et se garder des jugements tout faits sur les personnes :

Ne dites pas : un tel est un ivrogne, encore que vous l'ayez vu ivre ; ni, il est adultère, pour l'avoir vu en ce péché ; ni, il est inceste, pour l'avoir trouvé en ce malheur ; car un seul acte ne donne pas le nom à la chose. [...] Encore qu'un homme ait été vicieux longuement, on court fortune de mentir quand on le nomme vicieux.

L'homme n'a jamais fini de cultiver sa conscience, qui est son jardin secret. C'est la leçon que le fondateur des visitandines leur inculquait quand il les appelait « à cultiver la terre et le jardin » de leurs cœurs et de leurs esprits, car il n'existe pas d'« homme si parfait qui n'ait besoin de travailler, tant pour accroître la perfection que pour la conserver ».

---

# L'arbre

Un homme avait quatre enfants. Il voulait que ses enfants apprennent à ne pas juger les choses rapidement. Il invita donc chacun d'entre eux à aller voir un arbre planté dans un endroit éloigné. Il les envoya un par un, à trois mois d'intervalle. Les enfants obéirent.

Lorsque le dernier revint, il les réunit et leur demanda de décrire ce qu'ils avaient vu.

Le premier fils dit que l'arbre était laid, tordu et plié.

Le deuxième fils dit que l'arbre était couvert de bourgeons verts et qu'il promettait la vie.

Le troisième fils n'était pas d'accord ; il dit qu'il était couvert de fleurs, qui sentaient si bon et qui étaient si belles qu'il dit que c'était la plus belle chose qu'il ait jamais vue.

Le dernier fils n'était pas d'accord avec tous les autres ; il disait que l'arbre était plein de fruits, de vie et d'abondance.

L'homme expliqua alors à ses fils que toutes les réponses étaient correctes car chacun n'avait vu qu'une saison de la vie de l'arbre.

Il ajouta qu'on ne peut pas juger un arbre ou une personne sur une seule saison et que leur essence, le plaisir, la joie et l'amour qui découlent de ces vies ne peuvent être mesurés qu'à la fin, lorsque toutes les saisons sont terminées.

*Lorsque le printemps s'en va, toutes les fleurs meurent, mais lorsqu'il revient, elles sourient joyeusement. Dans mes yeux tout passe, sur ma tête tout blanchit.*

*Mais ne croyez jamais que dans l'agonie du printemps toutes les fleurs meurent parce que, pas plus tard que la nuit dernière, une branche de pêcher était en train de fleurir.*

*(anonyme du Vietnam)*

Ne laissez pas la douleur d'une saison détruire la joie de ce qui viendra plus tard.

Ne jugez pas votre vie en fonction d'une saison difficile. Persévérez à travers les difficultés, et des temps meilleurs viendront certainement au moment où vous vous y attendrez le moins ! Vivez chacune de vos saisons dans la joie et la force de l'espoir.

---

## **La dixième colline (1864)**

*Le rêve de la « Dixième Colline », raconté par Don Bosco en octobre 1864, est l'une des pages les plus évocatrices de la tradition salésienne. Dans ce rêve, le saint se retrouve dans une immense vallée remplie de jeunes : certains sont déjà à l'Oratoire, d'autres sont encore à rencontrer. Guidé par une voix mystérieuse, il doit les conduire au-delà d'un escarpement abrupt, puis à travers dix collines, symboles des dix commandements, vers une lumière qui préfigure le Paradis. Le char de l'Innocence, les cohortes pénitentielles et la musique céleste dessinent une fresque éducative : elles montrent la difficulté de préserver la pureté, la valeur du repentir et le rôle irremplaçable des éducateurs. Avec cette vision prophétique, Don Bosco anticipe l'expansion mondiale de son œuvre et son engagement à accompagner chaque jeune sur le chemin du salut.*

Don Bosco avait rêvé la nuit précédente. Au même moment, un jeune de Casal Monferrato, un certain C. E., fit lui aussi le même rêve au cours duquel il avait l'impression d'être avec Don Bosco et de lui parler. En se levant le matin, il était tellement impressionné qu'il alla raconter son rêve à

son professeur, qui le pressa d'aller en parler à Don Bosco. Le jeune alla aussitôt et tomba sur lui au moment où il descendait l'escalier pour le chercher et lui raconter la même chose.

Don Bosco avait eu l'impression de se trouver dans une immense vallée remplie de milliers et de milliers de jeunes, mais tellement nombreux qu'il ne pensait pas pouvoir en trouver un si grand nombre dans le monde entier. Parmi ces jeunes, il distinguait tous ceux qui avaient été et ceux qui étaient dans la maison. Tous les autres étaient ceux qui viendraient peut-être plus tard. Au milieu des jeunes il y avait les prêtres et les clercs de la maison.

Une côte très élevée fermait la vallée d'un côté. Tandis que Don Bosco réfléchissait à ce qu'il devait faire de tous ces jeunes, *une voix* lui dit :

– Tu vois cette côte ? Eh bien, toi et tes jeunes, vous devez grimper jusqu'au sommet.

Alors Don Bosco donna l'ordre à tous ces jeunes de se diriger vers le point indiqué. Les jeunes se mirent en marche et, au pas de course, gravirent la pente. Les prêtres de la maison coururent également vers le haut, poussant les jeunes pour les faire avancer, relevant ceux qui tombaient et portant sur leurs épaules ceux qui étaient fatigués et ne pouvaient pas marcher. Don Rua avait retroussé les manches de sa soutane et travaillait plus fort que tous les autres. Il prenait même les jeunes deux par deux et les lançait en l'air sur la côte, sur laquelle ils tombaient sur leurs pieds, puis couraient allègrement de-ci de-là. Don Cagliero et Don Francesia parcouraient les rangs en criant :

– Courage ! En avant, en avant, courage !

En peu de temps, ces troupes de jeunes atteignirent le sommet de la côte. Don Bosco était monté à son tour et dit :

– Et maintenant, qu'allons-nous faire ?

Et la *voix* ajouta :

– Tu dois franchir avec tes jeunes ces dix collines que tu vois devant toi l'une après l'autre.

– Mais comment tous ces jeunes, si petits et si délicats, pourront-ils supporter un si long voyage ?

– On portera ceux qui ne pourront pas aller avec leurs jambes, lui répondit-on.

Et voici qu'à l'une des extrémités de la colline on vit apparaître et monter un chariot magnifique. Il est impossible de le décrire, tant il était beau, mais on peut tout de même en dire quelque chose. Il était triangulaire et avait trois roues qui se déplaçaient dans toutes les directions. Des trois angles partaient trois perches qui se rejoignaient en un point au-dessus du char, formant une sorte de tonnelle. Sur ce point de jonction s'élevait un magnifique étendard sur lequel était écrit en grosses lettres : *Innocentia*. Il y avait aussi une bande qui faisait le tour du chariot, marquant le bord et portant l'inscription : *Adjutorio Dei Altissimi Patris et Filii et Spiritus Sancti* (sous la protection du Dieu Très-Haut, Père et Fils et Saint-Esprit).

Le chariot, resplendissant d'or et de pierres précieuses, s'avança et s'arrêta au milieu des jeunes. Au commandement, beaucoup d'enfants montèrent dessus. Ils étaient 500. Cinq cents sur plusieurs milliers étaient encore innocents.

Après les avoir placés sur le chariot, Don Bosco réfléchissait à la direction à prendre, lorsqu'il vit s'ouvrir devant lui une route large et facile, mais toute semée d'épines. Soudain apparurent six jeunes qui étaient morts à l'Oratoire ; Ils étaient vêtus de blanc et portaient une autre belle bannière sur laquelle était écrit : *Poenitentia*. Ils allèrent se placer à la tête de toutes ces phalanges de jeunes qui allaient commencer la marche à pied. On donna alors le signal du départ. Beaucoup de prêtres se mirent au timon du chariot qui, tiré par eux, se met en marche. Les six vêtus de blanc le suivent. Derrière eux, tout le reste de la multitude. Sur une musique magnifique et inexprimable, les jeunes qui se trouvaient sur le char entonnent le psaume *Laudate pueri Dominum* (Louez Dieu, vous les petits, Ps 113, 1).

Don Bosco marchait, enivré par cette musique céleste, lorsqu'il se souvint de se retourner pour voir si tous les jeunes l'avaient suivi. Mais quel spectacle douloureux ! Beaucoup étaient restés dans la vallée, beaucoup avaient rebroussé chemin. Brisé par la douleur, il décida de reprendre le chemin parcouru pour essayer de persuader les jeunes qui s'étaient découragés et les aider à le suivre. Mais on le lui interdit d'une façon absolue. Il s'écria :

– Mais ces pauvres petits sont en train de se perdre !

On lui répondit :

– Tant pis pour eux. Ils ont été appelés comme les autres, et ils n'ont pas voulu te suivre. Ils ont vu le chemin qu'ils devaient prendre, et cela suffit.

Don Bosco voulut répondre, il pria, il supplia. Tout fut inutile.

– L'obéissance est pour toi aussi ! – lui dit-on. Et il dut continuer son chemin.

La douleur n'était pas encore apaisée qu'un autre triste incident se produisit. Beaucoup de jeunes parmi ceux qui se trouvaient sur le chariot étaient tombés à terre l'un après l'autre. Sur 500, il en restait à peine 150 sous la bannière de l'innocence.

Le cœur de Don Bosco fut pris d'une détresse insupportable. Espérant que ce n'était là qu'un rêve, il fit tout son possible pour se réveiller, mais se rendit compte que c'était une terrible réalité. Il battait des mains et entendait le bruit ; il gémissait et entendait son gémissement se répercuter dans la pièce ; il voulait chasser ce terrible fantôme, mais il ne pouvait pas.

– Ah, mes chers jeunes ! s'exclamait-il à cet instant, en racontant son rêve. J'ai connu et j'ai vu ceux qui sont restés dans la vallée, ceux qui ont fait demi-tour ou qui sont tombés du chariot ! Je vous ai tous connus. Mais ne doutez pas, je ferai tout mon possible pour vous sauver. Beaucoup d'entre vous, que j'ai invités à se confesser, n'ont pas répondu à l'appel ! Par pitié, sauvez vos âmes.

Beaucoup de jeunes parmi ceux qui étaient tombés du chariot étaient allés se placer au fur et à mesure dans les rangs de ceux qui marchaient derrière la deuxième bannière. Pendant ce temps, la musique du chariot devenait si douce qu'elle finit par vaincre la douleur de Don Bosco. On avait déjà franchi sept collines et après avoir atteint la huitième, la troupe entra dans un endroit merveilleux où ils s'arrêtèrent pour se reposer un peu. Les maisons y étaient d'une richesse et d'une beauté indescriptibles.

Don Bosco s'adressa aux jeunes de cette région en ajoutant :

– Je vous dirai avec sainte Thérèse ce qu'elle a dit des choses du paradis : ce sont des choses qu'on dévalue quand on en parle, parce qu'elles sont si belles qu'il est inutile de s'efforcer de les décrire. Je me contenterai donc de remarquer que les montants des portes de ces maisons semblaient être faits à la fois d'or, de cristal et de diamant, provoquant la surprise, le plaisir de l'œil et la joie. Les champs étaient remplis d'arbres sur lesquels on voyait à la fois des fleurs, des boutons, des fruits mûrs et des fruits verts. C'était un magnifique enchantement.

Les jeunes allèrent partout de-ci de-là, les uns pour une chose, les autres pour une autre, car ils avaient une grande curiosité ainsi qu'une grande envie des fruits.

C'est dans ce village que le jeune de Casale rencontra Don Bosco et eut un long dialogue avec lui. Don Bosco et le jeune se souvenaient parfaitement des questions posées et des réponses reçues. Singulière combinaison de deux rêves.

Une autre surprise étrange attendait ici Don Bosco. Ses jeunes lui apparurent soudain devenus vieux, sans dents, le visage plein de rides, les cheveux blancs, courbés, boitant, appuyés sur leur bâton. Don Bosco s'étonnait de cette métamorphose, mais la voix lui dit :

– Tu t'étonnes ? Mais tu dois savoir que ce n'est pas depuis quelques heures que tu as quitté la vallée, mais depuis des années et des années. C'est cette musique qui a

fait que ton voyage t'a paru court. Comme preuve, regarde ta physionomie et tu sauras que je dis la vérité. – Et on lui présenta un miroir. Il se regarda dans le miroir et vit qu'il avait l'air d'un vieil homme, avec un visage ridé et des dents mauvaises et peu nombreuses.

Entre-temps, le groupe se remit en route et les jeunes demandaient de temps en temps à s'arrêter pour voir des choses nouvelles. Mais Don Bosco leur disait :

– Allez, allez. Nous n'avons besoin de rien, nous n'avons pas faim, nous n'avons pas soif, allons.

(Au loin, sur la dixième colline apparut une lumière qui augmentait comme si elle sortait d'une porte merveilleuse). Puis le chant reprit, mais d'une beauté telle qu'on ne peut l'entendre et la goûter qu'au Paradis. Ce n'était pas une musique instrumentale et elle ne ressemblait pas à des voix humaines. C'était une musique impossible à décrire. La jubilation qui inonda l'âme de Don Bosco fut tel qu'il se réveilla et se retrouva dans son lit.

Don Bosco expliqua son rêve de la manière suivante :

– La vallée est le monde. La grande côte représente les obstacles pour s'en détacher. – Le chariot, vous le comprenez. – Les troupes de jeunes à pied sont les jeunes qui ont perdu leur innocence et se sont repentis de leurs fautes.

Don Bosco ajouta que les 10 collines représentaient les 10 commandements de la loi de Dieu, dont l'observance conduit à la vie éternelle.

Puis il ajouta que, s'il le fallait, il était prêt à dire confidentiellement à certains jeunes ce qu'ils faisaient dans le rêve, s'ils étaient restés dans la vallée ou s'ils étaient tombés du chariot.

Quand il descendit du pupitre, l'élève Ferraris Antonio s'approcha de lui et lui raconta – nous étions présents et nous avons entendu parfaitement ses paroles – qu'il avait rêvé la veille au soir qu'il était en compagnie de sa mère, qui lui avait demandé s'il rentrerait à la maison à

Pâques pour les vacances. Il lui avait répondu qu'il irait au paradis avant Pâques. Puis, en confidence, il dit encore quelques mots à l'oreille de Don Bosco. Ferraris Antonio mourut le 16 mars 1865.

Quant à nous, nous avons immédiatement mis le rêve par écrit, et le soir même du 22 octobre 1864, nous avons ajouté à la fin la note suivante. « Je tiens pour certain que Don Bosco a tenté de dissimuler avec ses explications ce qui est le plus surprenant dans le rêve, du moins dans certains de ses détails. L'explication des dix commandements ne me satisfait pas. La huitième colline sur laquelle Don Bosco fait une halte, et où il se voit comme dans un miroir tellement vieilli, je crois que cela indique que la fin de sa vie arrivera après ses soixante-dix ans. L'avenir nous le dira ».

Ce futur est donc maintenant du passé, et nous sommes confirmés dans notre opinion. Le rêve indiquait à Don Bosco la durée de sa vie. Comparons ce rêve avec celui de la Roue, que nous n'avons pu connaître que quelques années plus tard. Chaque tour de la Roue représente dix ans ; il en va de même, semble-t-il, dans les déplacements de colline en colline. Chacune des dix collines représente dix ans, et ensemble elles signifient cent ans, le maximum de la vie d'un homme. Or nous voyons Don Bosco encore enfant commencer sa mission parmi ses camarades des Becchi pendant la première décennie et entreprendre ainsi son voyage. Il parcourt entièrement les sept collines, c'est-à-dire les sept collines dans leur totalité, c'est-à-dire sept décennies, ce qui signifie qu'il atteindra soixante-dix ans. Il gravit la huitième colline et s'arrête ; il voit des maisons et des champs merveilleusement beaux, c'est-à-dire sa Pieuse Société rendue grande et féconde par l'infinie bonté de Dieu. Il a encore un long chemin à parcourir sur la huitième colline et il repart, mais il n'atteint pas la neuvième, parce qu'il se réveille. De fait, il n'acheva pas la huitième décennie en mourant à l'âge de 72 ans et 5 mois.

Qu'en pense le lecteur ? Nous ajouterons que le lendemain soir, Don Bosco nous interrogea sur ce que nous

pensions du rêve. Nous lui avons répondu qu'il ne concernait pas seulement les jeunes, mais qu'il indiquait aussi l'expansion de la Pieuse Société dans le monde entier.

– Mais quoi ? répliqua un de nos confrères ; nous avons déjà les collèges de Mirabello et de Lanzo et on en ouvrira sans doute quelques autres dans le Piémont. Que veux-tu de plus ?

– Non, l'avenir que le rêve nous annonce sera bien autre chose.

Et Don Bosco, en souriant, approuva notre conviction.

(1864, MB VII, 796-802)

---

## **L'éducation au féminin avec saint François de Sales**

*La pensée éducative de saint François de Sales dévoile une vision profonde et novatrice du rôle des femmes dans l'Église et la société de son époque. Persuadé que l'éducation des femmes était essentielle à la croissance morale et spirituelle de toute la communauté, le saint évêque de Genève a promu une éducation équilibrée, respectueuse de la dignité féminine tout en étant attentive aux fragilités. Avec un regard paternel et réaliste, il a su percevoir et mettre en valeur les qualités des femmes, les encourageant à cultiver la vertu, la culture et la dévotion. Fondateur de la Visitation avec Jeanne de Chantal, il a défendu avec vigueur la vocation féminine, même face aux critiques et aux préjugés. Son enseignement continue d'offrir des pistes de réflexion actuelles sur l'éducation, l'amour et la liberté dans le choix de sa propre vie.*

Lors de son voyage à Paris en 1619, François de

Sales rencontra Adrien Bourdoise, un prêtre réformateur du clergé, qui lui reprocha vivement de trop s'occuper des femmes. L'évêque lui aurait répondu calmement que les femmes étaient au moins la moitié du genre humain, qu'en formant de bonnes chrétiennes on aurait de bons enfants et qu'avec de bons enfants on aurait de bons prêtres. D'ailleurs, saint Jérôme ne leur a-t-il pas consacré beaucoup de temps et d'écrits ? La lecture de ses lettres est recommandée par François de Sales à madame de Chantal, qui y trouvera entre autres beaucoup de choses pour l'éducation de ses filles. On en conclura que le rôle de la femme dans l'éducation justifiait amplement à ses yeux le temps et la sollicitude qu'il leur accordait.

### **Saint François de Sales et la femme**

« Il faut aider le sexe féminin, lequel on méprise », avait dit un jour l'évêque de Genève à Jean-François de Blonay. Pour comprendre ses préoccupations et sa pensée, il convient de les situer dans son époque. Il faut dire qu'un certain nombre de ses affirmations semblent encore très liées à la mentalité courante. Chez la femme de son temps il déplorait « cette féminine tendreté sur elle-même », la facilité « à se plaindre ou à désirer d'être plainte », une propension plus grande que chez les hommes à la croyance aux songes, à la crainte des esprits et à la crédulité des superstitions, et surtout les « entortillements dans ces pensées de vanité ». Parmi les conseils à madame de Chantal pour l'éducation de ses filles, il n'hésitait pas à écrire : « Ôtez-leur la vanité de l'âme : elle naît presque avec le sexe ».

Cependant la femme est dotée de grandes qualités. Il écrivait à propos de madame de La Fléchère, qui venait de perdre son mari : « Quand je n'aurais que cette parfaite brebis en mon bercail, je ne me saurais fâcher d'être pasteur de cet affligé diocèse. Après notre madame de Chantal, je ne sais si j'ai fait rencontre d'une âme plus forte en un corps féminin, d'un esprit plus raisonnable et d'une humilité plus

sincère ». Les femmes ne sont pas les dernières dans l'exercice des vertus. Comparées aux grands théologiens qui ont dit des merveilles sur les vertus, mais non pas pour les exercer, « il y a eu tant de saintes femmes qui ne savaient pas parler des vertus, lesquelles néanmoins en savaient très bien l'exercice ».

Les plus dignes d'admiration sont les femmes mariées : « Ah ! mon Dieu, que les vertus d'une femme mariée sont agréables à Dieu car il faut qu'elles soient fortes et excellentes pour durer en cette vocation ! » Dans le combat de la chasteté, il estimait que « les femmes ont souvent combattu plus vaillamment que les hommes ».

Fondateur d'une congrégation de femmes avec Jeanne de Chantal, il fut en relation constante avec les premières religieuses. À côté des louanges, les critiques commencèrent à pleuvoir. Le fondateur, poussé dans ses retranchements, dut se défendre et les défendre, non seulement en tant que religieuses, mais aussi en tant que femmes. Dans un document qui devait servir de préface aux Constitutions de la Visitation, on retrouve toute la verve polémique dont il savait faire preuve, dirigée non plus cette fois contre les « hérésiarques », mais contre les « censeurs » malveillants et ignorants de cet institut féminin :

*La présomption et importune arrogance de plusieurs enfants de ce siècle, qui font profession de blâmer tout ce qui n'est pas selon leur esprit, me donne occasion, voire me force de faire cette préface, mes très chères sœurs, pour armer et mettre en défense votre sainte vocation contre la pointe de leurs langues empestées, afin que les bonnes et pieuses âmes, qui sans doute affectionnent votre tant aimable et honorable institut, trouvent ici de quoi repousser ces traits et flèches de la témérité de ces bizarres et insolents censeurs.*

Estimant peut-être qu'un tel préambule risquait de desservir la cause, François de Sales écrivit une seconde version édulcorée, afin de mettre en lumière l'égalité

foncière des sexes. Après avoir cité la Genèse, il concluait : « La femme donc, non moins que l'homme, a la faveur d'avoir été faite à l'image de Dieu ; honneur pareil en l'un et en l'autre sexe ; leurs vertus sont égales ».

### **L'éducation des filles**

L'ennemi du véritable amour est la « vanité ». Comme chez les moralistes et les pédagogues de son temps, c'était le défaut que François de Sales craignait le plus dans l'éducation des filles. Il en a décrit avec une pointe d'ironie plusieurs manifestations. Voyez « ces demoiselles du monde, lesquelles pour être bien accommodées, s'en vont enflées d'orgueil et de vanité, la tête levée, les yeux ouverts, désirant être remarquées des mondains ».

L'évêque de Genève s'amuse un peu en se moquant de ces « filles du monde » qui « portent leurs cheveux éparpillés et poudrés », dont la tête est « ferrée comme l'on ferre les pieds des chevaux », et qui « portent quantité d'affiquets ». Il y en a qui « portent des robes qui les serrent et les gênent extrêmement, et cela pour faire voir qu'elles ont la taille belle ». Voilà bien une « folie qui les rend d'ordinaire incapables de rien faire ».

Que penser alors de certaines beautés artificielles changées en « boutiques de vanité » ? François de Sales préfère une « face nette et décrassée », il veut qu'il n'y ait rien d'affecté, car tout ce qui est fardé déplaît. Il vaut mieux s'en tenir en toute chose à la simplicité et au naturel. Faut-il pour autant condamner tout « artifice » ? Il admet fort bien que « s'il y a quelque défaut en la nature, il faut le corriger par le soin, en sorte que l'on voie l'amendement, mais pur et sans artifice ».

Que dire des parfums, des affiquets et des habits ? À propos du parfum il dit dans un sermon en parlant de Marie-Madeleine : « C'est une chose excellente ; aussi celui qui est parfumé ressent quelque chose d'excellent », en ajoutant en connaisseur que « le musc d'Espagne est de grande estime parmi le monde ». Dans son chapitre sur « la bienséance

des habits », il permet aux filles des affiquets, « parce qu'elles peuvent bien désirer d'agréer à plusieurs, quoique ce ne soit qu'afin d'en gagner un par un saint mariage ». Que voulez-vous ? disait-il avec un brin d'indulgence, « il faut bien que les filles soient un petit peu jolies ».

C'était sans doute la lecture de la Bible qui l'avait préparé à ne pas boudier la beauté féminine. Chez la bien-aimée du Cantique des Cantiques, il admirait « la remarquable beauté de son visage qui semble un bouquet de fleurs ». Il décrit Jacob, rencontrant Rachel près du puits, qui « pleurait d'attendrissement en voyant une vierge qui lui plaisait et qui le charmait par les grâces de son visage ». Il aimait aussi conter l'histoire de sainte Brigide, n e en Écosse, un pays où l'on trouve « les plus belles créatures qu'on puisse voir » ; elle-même était « une fille extrêmement belle », précisant qu'elle était « naturellement » belle.

L'idéal salésien de la beauté s'appelle la « bonne grâce », qui désigne non seulement la beauté extérieure, mais aussi les mouvements, les gestes et les actions qui sont « comme l' me et la vie de la beauté ». La gr ce veut « la simplicité et la modestie », elle est une perfection qui vient de l'intérieur de la personne. La beauté unie à la gr ce fait de Rebecca l'idéal féminin de la Bible. Elle était « si belle et si gracieuse auprès du puits où elle tirait de l'eau pour abreuver ses brebis », et sa générosité lui inspira de donner à boire non seulement au serviteur d'Abraham, mais aussi à ses chameaux.

### **Instruction et préparation à la vie**

Au temps de François de Sales, la femme avait peu de chances d'accéder à de fortes études. Les filles apprenaient ce qu'elles pouvaient chez elles avec leurs frères, ou quand la famille en avait la possibilité, dans un monastère. La lecture était certainement plus fréquente que l'écriture. Les collèges n'existaient que pour les garçons, ce qui veut dire que l'apprentissage du latin, langue de la culture, leur était pratiquement interdit.

François de Sales n'était pas contraire aux femmes qui se rendaient savantes, à condition qu'elles ne tombent pas dans la pédanterie et la vanité. Il admirait sainte Catherine qui « fut fort savante, mais sa science était humble ». Parmi les correspondantes de l'évêque de Genève, une femme comme madame de La Fléchère avait étudié le latin, l'italien, l'espagnol et les beaux-arts, mais c'était une exception.

Pour trouver leur place dans la vie, que ce soit dans la société civile ou dans la vie religieuse, les filles avaient souvent besoin à un certain moment d'une aide particulière. Georges Rolland rapporte que l'évêque s'occupait personnellement de plusieurs cas difficiles. Une femme de Genève, avec trois de ses filles, fut grandement assistée par l'évêque « et d'argent et de crédit ». Il mit une de ses filles en apprentissage chez une femme de la ville, et il lui payait sa pension pendant six années « en blé et en argent ». Il donna aussi cinq cents florins pour le mariage de la fille d'un imprimeur de Genève.

L'intolérance religieuse du temps provoquait des drames parfois rocambolesques, auxquels l'évêque tentait de remédier. Élevée à Paris par ses parents dans « les erreurs de Calvin », Marie Judith Gilbert découvrit à dix-neuf ans le livre de l'Introduction à la vie dévote, qu'elle n'osait lire qu'en secret. Elle sympathisa avec son auteur dont elle entendit parler. Étroitement surveillée par son père et sa mère, elle réussit à se faire enlever en carrosse, se fit instruire dans la religion catholique et entra chez les sœurs de la Visitation.

Le rôle social de la femme restait encore très limité. François de Sales n'était pas opposé par principe à l'intervention des femmes dans la vie publique. Parfois cependant il devait tempérer le zèle intempestif d'une correspondante toujours prête à redresser les torts en lui écrivant ces quelques lignes :

*Votre sexe et votre vocation ne vous permettent d'empêcher le mal hors de chez vous que par l'inspiration et proposition du*

*bien, et des remontrances simples, humbles et charitables à l'endroit des défailants, et par avertissement aux supérieurs quand cela se peut.*

Il est significatif qu'une contemporaine de François de Sales, mademoiselle de Gournay, une des premières féministes avant la lettre, femme de lettres et auteur de textes polémiques comme son traité de *L'égalité des hommes et des femmes* et *Le grief des dames*, lui voua une grande admiration. Elle s'acharna toute sa vie à démontrer cette égalité en rassemblant tous les témoignages possibles, sans oublier celui du « bon et saint évêque de Genève ».

### **Éducation à l'amour**

François de Sales n'a pu tant parler de l'amour divin que parce qu'il a été très attentif aux manifestations de l'amour humain sous toutes ses formes. Tout amour a une histoire. Comme pour l'amour divin on peut décrire « l'histoire de la naissance, du progrès, de la décadence, des opérations, propriétés, avantages et excellences » de l'amour humain.

L'amour naît de la contemplation du beau et le beau se laisse percevoir par les sens, surtout par les yeux. Il se produit un phénomène d'interaction entre le regard et la beauté, « le regard de la beauté nous la faisant aimer, et l'amour nous la faisant regarder ». L'odorat intervient également, car « les parfums n'ont point d'autre pouvoir pour attirer à leur suite que leur suavité ».

Après les sens extérieurs interviennent les sens intérieurs, la fantaisie et l'imagination, qui magnifient et transfigurent le réel. « L'amour, par une imperceptible faculté, fait paraître la beauté que l'on aime, plus belle, et la vue pareillement affine l'amour pour lui faire trouver la beauté plus aimable ». On comprend alors pourquoi ceux qui ont peint Cupidon, le dieu de l'amour, lui ont bandé les yeux, disant que « l'amour est aveugle ». À ce stade on arrive à l'amour-passion, qui fait rechercher la rencontre et la

conversation, qui désire le secret, et qui fait proférer des paroles qui seraient ridicules si elles ne sortaient d'un cœur passionné.

Or, cet amour-passion, qui n'est peut-être qu'une « amourette », une « muguetterie », est sujet à bien des péripéties, si bien que l'auteur de l'*Introduction* présente plusieurs séries de considérations et de mises en garde à propos des « amitiés folâtres », qui ne sont souvent que des « avortons ou plutôt fantômes d'amitié ».

François de Sales s'est exprimé aussi à propos du baiser, se demandant par exemple avec les commentateurs anciens comment Rachel avait permis à Jacob de l'embrasser. Il explique qu'il y a plusieurs sortes de baisers. Les baisers qui s'échangent fréquemment entre jeunes gens et qui ne sont pas mauvais au départ, peuvent le devenir à cause de la fragilité humaine. Mais le baiser peut aussi être bon. En certains pays la coutume le veut. Il est bon aussi quand c'est un témoignage d'amitié ou de respect. « Notre Jacob embrasse donc très innocemment sa Rachel ; Rachel accepte ce baiser de courtoisie et d'amitié de la part de cet homme au caractère bon et au franc visage ».

Sur le plan affectif, l'éducation vise à promouvoir la maturité et l'autonomie du sujet, mais il faut du temps pour cela. Il n'est pas toujours facile de concilier la prudence des parents avec le désir de liberté des filles. C'est ainsi qu'une fille à qui on a défendu de sortir dans la rue dès qu'il fait nuit ne manquera pas de dire : « Mon Dieu, j'ai la plus terrible mère qui se peut dire ! Elle ne veut pas même que je sorte de la maison ». On ne lui a défendu de sortir que la nuit, et elle dit que c'est toujours.

Dans la question de la danse et du bal, qui était également à l'ordre du jour, François de Sales évita les condamnations absolues, comme faisaient les rigoristes du temps, tant catholiques que protestants, tout en se montrant très prudent. Comme pour certains jeux, il y a danger quand on s'y affectionne et qu'on ne peut plus s'en passer : « Il faut que ce soit par récréation et non par affection, pour peu de

temps et non jusqu'à se lasser ou s'étourdir ». Il est recommandé par ailleurs d'éviter les passe-temps qui favorisent « les folles amours ».

### **Le moment du choix**

Quand la jeune fille a grandi, arrive le jour où « il faudra lui parler, cela veut dire de la parole principale, qui est quand on parle aux filles de les marier ». Homme de son temps, François de Sales partageait dans une large mesure les idées qui accordaient aux parents un rôle important dans la détermination de la vocation de leurs enfants, que ce soit le mariage ou la vie religieuse. « On ne choisit pas pour l'ordinaire son prince et son évêque, son père et sa mère, ni même souvent son mari », constatait l'auteur de *l'Introduction*. Cependant il dit clairement que « les filles ne peuvent être mariées quand elles disent non ».

La pratique courante est bien décrite dans ce passage de *l'Introduction à la vie dévote* parlant de la demoiselle qu'on veut marier : « Premièrement on lui propose le parti ; deuxièmement elle agrée la proposition, et en troisième lieu elle consent ». Comme les filles se mariaient souvent très jeunes, il ne faut pas s'étonner de leur immaturité affective. Elles aiment non seulement leur époux, constatait François de Sales, mais aussi « les bagues et bagatelles, et leurs compagnes avec lesquelles elles s'amusement éperdument à jouer, danser et folâtrer ».

Le problème de la liberté du choix se posait également pour les enfants que l'on destinait à la vie religieuse. La fille de la baronne de Chantal, Françoise, devait être placée dans un monastère par sa mère qui désirait pour elle une vocation religieuse, mais l'évêque intervint : « Si Françoise veut de son gré être religieuse, bon ; autrement je n'approuve pas qu'on devance sa volonté par des résolutions ». Il conseille d'« user de modération » et de procéder plutôt par « inspirations suaves ».

Certaines jeunes filles hésitaient entre la vie religieuse et le mariage, n'arrivant pas à se décider. Il

encouragea la future madame de Longecombe à faire le pas du mariage qu'il voulut célébrer lui-même. Il fit cette bonne œuvre, dira plus tard son mari, à la demande de sa femme « qui avait en affection d'être épousée de sa main et qui peut-être, sans cela, n'aurait jamais pu franchir ce passage à cause de la grande aversion qu'elle avait au mariage ».

### **La femme et la dévotion**

Étranger à tout féminisme avant la lettre, François de Sales était conscient de l'exceptionnel apport de la femme au plan spirituel. D'autre part, on a fait remarquer qu'en favorisant la dévotion chez les femmes, l'auteur de *l'Introduction* a favorisé du même coup la possibilité pour elles d'une plus grande autonomie, et d'une forme de « vie privée au féminin ».

La qualité principale de la femme réside dans sa « puissance d'aimer ». Jeanne de Chantal en était la démonstration vivante : « Je vous vois, ce me semble, ma chère fille, avec votre cœur vigoureux, qui aime et qui veut puissamment ». Après avoir énuméré un certain nombre de docteurs et de savants, il pouvait écrire dans la préface du *Traité de l'amour de Dieu* : « Qui a jamais mieux exprimé les célestes passions de l'amour sacré que sainte Catherine de Gênes, sainte Angèle de Foligno, sainte Catherine de Sienne, sainte Mathilde ? » À la suite d'une prédication à Grenoble il fit ce constat avec une pointe d'ironie : « Je ne vis jamais un peuple plus docile que celui-ci, ni plus porté à la piété. Surtout les dames y sont très dévotes, car ici, comme partout ailleurs, les hommes laissent aux femmes le soin du ménage et de la dévotion ».

Les femmes pouvaient-elles se mêler des problèmes de la religion ? « Voici donc cette femme qui fait la théologienne », s'exclame François de Sales en parlant de la Samaritaine de l'Évangile. Faut-il nécessairement y voir une dépréciation des théologiennes ? Ce n'est pas sûr. D'autant qu'il affirme avec force : « Je vous dis qu'une pauvre femme peut autant aimer Dieu qu'un docteur en théologie ». La

supériorité n'est pas toujours là où on pense.

Il y a des femmes supérieures aux hommes, à commencer par la Sainte Vierge comparée à saint Joseph. Certes, François de Sales respecte toujours les principes de l'ordre établi par les lois religieuses et civiles de son temps, envers lesquelles il prêche l'obéissance, mais sa pratique témoigne d'une grande liberté d'esprit. C'est ainsi que pour le gouvernement des monastères de femmes, il estimait qu'il valait mieux qu'elles soient sous la juridiction de l'évêque que de leurs frères en religion, qui risqueraient de les contraindre de façon excessive.

Les visitandines, quant à elles, ne dépendront d'aucun ordre masculin et n'auront aucun gouvernement central, chaque monastère étant placé directement sous la juridiction de l'évêque du diocèse. Aux sœurs de la Visitation en partance pour une nouvelle fondation il osa même décerner le titre inattendu d'« apôtresses », « non en la dignité, mais en l'office et au mérite ». C'est le témoignage silencieux des visitandines qui sera leur prédication.

Si l'on entend bien la pensée de l'évêque de Genève, la mission ecclésiale de la femme est d'annoncer non pas la parole de Dieu, mais « la gloire de Dieu » par la beauté de leur témoignage. Les cieux, dit le psalmiste, racontent la gloire de Dieu sans paroles, par leur seule splendeur. Et « n'est-ce pas une plus grande merveille de voir une âme décorée de plusieurs grandes vertus que non pas le ciel décoré d'étoiles ? »

---

## Le sage

L'empereur Cyrus le Grand aimait converser aimablement avec un ami très sage nommé Akkad.

Un jour, alors qu'il revenait épuisé d'une campagne de guerre

contre les Mèdes, Cyrus s'arrêta chez son vieil ami pour passer quelques jours avec lui.

– Je suis épuisé, cher Akkad. Toutes ces batailles m'épuisent. Comme j'aimerais pouvoir m'arrêter et passer du temps avec vous, à bavarder sur les rives de l'Euphrate...

– Mais, cher sire, maintenant que vous avez vaincu les Mèdes, que ferez-vous ?

– Je veux m'emparer de Babylone et la soumettre.

– Et après Babylone ?

– Je soumettrai la Grèce.

– Et après la Grèce ?

– Je conquerrai Rome.

– Et après ça ?

– Je m'arrêterai. Je reviendrai ici et nous passerons des jours heureux à converser amicalement sur les rives de l'Euphrate...

– Et pourquoi, sire, mon ami, pourquoi ne pas commencer tout de suite ?

*Il y aura toujours un autre jour pour dire : « Je t'aime ».*

*N'oublie pas tes proches aujourd'hui, chuchote-leur à l'oreille, dis-leur combien tu les aimes. Prends le temps de leur dire : « Je suis désolé », « s'il te plaît, écoute-moi », « merci ».*

*Demain, tu ne regretteras pas ce que tu as fait aujourd'hui.*

---

**Le volontariat missionnaire  
change la vie des jeunes au**

# Mexique

*Le volontariat missionnaire représente une expérience qui transforme profondément la vie des jeunes. Au Mexique, la Province Salésienne de Guadalajara a mis sur pied depuis des décennies un parcours organique de Volontariat Missionnaire Salésien (VMS) qui continue d'avoir un impact durable dans le cœur de beaucoup de garçons et de filles. Grâce aux réflexions de Margarita Aguilar, coordinatrice du volontariat missionnaire à Guadalajara, nous partagerons le chemin concernant les origines, l'évolution, les phases de formation et les motivations qui poussent les jeunes à s'engager pour servir les communautés au Mexique.*

## **Origines**

Le volontariat, compris comme un engagement en faveur des autres et né du besoin d'aider son prochain tant sur le plan social que spirituel, s'est renforcé au fil du temps avec la contribution des gouvernements et des ONG pour sensibiliser aux thèmes de la santé, de l'éducation, de la religion, de l'environnement et de bien d'autres encore. Dans la Congrégation Salésienne, l'esprit du volontariat est présent depuis les origines. Maman Marguerite a été, aux côtés de Don Bosco, parmi les premiers « volontaires » à l'Oratoire ; elle s'est engagée à aider les jeunes à accomplir la volonté de Dieu et à contribuer au salut de leurs âmes. C'est le Chapitre Général XXII (1984) qui commença à parler explicitement de volontariat, et les chapitres suivants insistèrent sur cet engagement comme une dimension inséparable de la mission salésienne.

Au Mexique, les Salésiens sont répartis en deux Provinces : Mexico (MEM) et Guadalajara (MEG). C'est précisément dans cette dernière qu'à partir du milieu des années 1980, un projet de volontariat des jeunes a pris forme. La Province de Guadalajara, fondée il y a 62 ans, offre depuis près de 40 ans la possibilité à des jeunes désireux d'expérimenter le

charisme salésien de consacrer une période de leur vie au service des communautés, surtout dans les zones frontalières.

Le 24 octobre 1987, le provincial envoya un groupe de quatre jeunes avec des salésiens dans la ville de Tijuana, dans une zone frontalière en forte expansion salésienne. Ce fut le début du Volontariat Juvénile Salésien (VJS), qui se développa progressivement et s'organisa de manière de plus en plus structurée.

L'objectif initial était proposé aux jeunes d'environ 20 ans, disponibles pour consacrer un à deux ans à la construction des premiers oratoires dans les communautés de Tijuana, Ciudad Juárez, Los Mochis et d'autres localités du nord. Beaucoup se souviennent des premiers jours : pelle et marteau à la main, vie en commun dans des maisons simples avec d'autres volontaires, après-midis passés avec les enfants, adolescents et jeunes du quartier à jouer sur le terrain où allait naître l'oratoire. Il manquait parfois le toit, mais ne manquaient ni la joie, ni l'esprit de famille ni la rencontre avec l'Eucharistie.

Ces premières communautés de salésiens et de volontaires portèrent dans les cœurs l'amour pour Dieu, pour Marie Auxiliatrice et pour Don Bosco. Elles manifestaient un esprit pionnier, un ardent zèle missionnaire et un dévouement total au service des autres.

### **Évolution**

Avec la croissance de la Province et de la Pastorale des Jeunes, on sentit la nécessité de parcours de formation clairs pour les volontaires. L'organisation s'est renforcée grâce à certains outils :

*Questionnaire de candidature* : chaque aspirant volontaire remplissait une fiche et répondait à un questionnaire qui décrivait ses caractéristiques humaines, spirituelles et salésiennes en vue d'une croissance de la personne.

*Cours de formation initiale* : ateliers de théâtre, jeux et dynamiques de groupe, catéchèse et outils pratiques pour les activités sur le terrain. Avant le départ, les volontaires se réunissaient pour conclure la formation et recevoir l'envoi dans les communautés salésiennes.

*Accompagnement spirituel* : le candidat était invité à se faire accompagner par un salésien dans sa communauté d'origine. Pendant un certain temps, la préparation a été effectuée de concert avec les aspirants salésiens, renforçant ainsi l'aspect vocationnel, même si cette pratique a ensuite subi des modifications en fonction de l'animation vocationnelle de la Province.

*Rencontre provinciale annuelle* : chaque décembre, à l'approche de la Journée Internationale du Volontaire (5 décembre), les volontaires se rencontrent pour évaluer l'expérience, réfléchir sur le parcours de chacun et consolider les processus d'accompagnement.

*Visites aux communautés* : l'équipe de coordination visite régulièrement les communautés où opèrent les volontaires, pour soutenir non seulement les jeunes eux-mêmes, mais aussi les salésiens et les laïcs de la communauté éducative-pastorale, renforçant les réseaux de soutien.

*Projet de vie personnelle* : chaque candidat élabore, avec l'aide de l'accompagnateur spirituel, un projet de vie qui aide à intégrer les dimensions humaine, chrétienne, salésienne, vocationnelle et missionnaire. Une période minimale de six mois de préparation est prévue, avec des interventions en ligne sur les différentes dimensions.

*Implication des familles* : réunions d'information avec les parents sur les processus du VJS, pour faire comprendre le parcours et renforcer le soutien familial.

*Formation continue pendant l'expérience* : chaque mois, on aborde une dimension (humaine, spirituelle, apostolique, etc.)

à l'aide de supports de lecture, de réflexions et de travaux d'approfondissement en cours d'exécution.

*Post-volontariat* : après la fin de l'expérience, une réunion de clôture est organisée pour évaluer l'expérience, planifier les étapes suivantes et accompagner le volontaire dans sa réinsertion dans sa communauté d'origine et sa famille, avec des phases en présentiel et en ligne.

### **Nouvelles étapes et renouvellements**

Récemment, l'expérience a pris le nom de Volontariat Missionnaire Salésien (VMS), en lien avec l'accent mis par la Congrégation sur la dimension spirituelle et missionnaire. Quelques nouveautés ont été introduites :

*Pré-volontariat court* : pendant les vacances scolaires (décembre-janvier, Semaine Sainte et Pâques, et surtout l'été), les jeunes peuvent expérimenter pendant de courtes périodes la vie en communauté et l'engagement de service, pour avoir un premier « aperçu » de l'expérience.

*Formation à l'expérience internationale* : un processus spécifique a été mis en place pour préparer les volontaires à vivre l'expérience en dehors des frontières nationales.

*Une plus grande insistance sur l'accompagnement spirituel* : il ne s'agit plus seulement d' « envoyer travailler », mais de placer au centre la rencontre avec Dieu, afin que le volontaire découvre sa propre vocation et mission.

Comme le souligne Margarita Aguilar, coordinatrice du VMS à Guadalajara, « un volontaire a besoin d'avoir les mains vides pour pouvoir embrasser sa mission avec foi et espérance en Dieu. »

### **Motivations des jeunes**

À la base de l'expérience VMS, il y a toujours la question : « Quelle est ta motivation pour devenir volontaire ? » On peut identifier trois types de motivations principales :

*Motivation opérationnelle/pratique* : vouloir effectuer des activités concrètes liées aux compétences personnelles (enseigner dans une école, servir à la cantine, animer un oratoire). En découvrant que le volontariat n'est pas seulement un travail manuel ou didactique, certains peuvent être déçus s'ils s'attendaient à une expérience purement opérationnelle.

*Motivation liée au charisme salésien* : d'anciens bénéficiaires d'œuvres salésiennes souhaitent approfondir et vivre plus intensément le charisme, imaginant une expérience intense comme une longue rencontre festive du Mouvement Salésien des Jeunes, mais pour une période prolongée.

*Motivation spirituelle* : il s'agit de ceux qui ont l'intention de partager leur expérience de Dieu et de le découvrir chez les autres. Cependant, cette « fidélité » est parfois conditionnée par certaines attentes, Par exemple, « d'accord, mais seulement dans cette communauté » ou « d'accord, mais si je peux revenir pour un événement familial »... Il faut aider le volontaire à mûrir son « oui » de manière libre et généreuse.

### **Trois éléments clés du VMS**

L'expérience de Volontariat Missionnaire Salésien s'articule autour de trois dimensions fondamentales :

*Vie spirituelle* : Dieu est le centre. Sans la prière, les sacrements et l'écoute de l'Esprit, l'expérience risque de se réduire à un simple engagement dans le travail qui va fatiguer le volontaire et le conduire à abandonner la partie.

*Vie communautaire* : la communion avec les salésiens et avec les autres membres de la communauté renforce la présence du volontaire auprès des enfants, adolescents et jeunes. Sans communauté, il n'y a pas de soutien dans les moments difficiles ni de milieu pour grandir ensemble.

*Vie apostolique* : le témoignage joyeux et la présence affective parmi les jeunes évangélisent plus que toute

activité formelle. Il ne s'agit pas seulement de « faire », mais d' »être » sel et lumière au quotidien.

Pour vivre pleinement ces trois dimensions, il faut un parcours de formation intégrale qui accompagne le volontaire du début à la fin, embrassant chaque aspect de la personne (humain, spirituel, vocationnel) selon la pédagogie salésienne et le mandat missionnaire.

### **Le rôle de la communauté d'accueil**

Pour être un instrument authentique d'évangélisation, le volontaire a besoin d'une communauté qui le soutienne, lui serve d'exemple et de guide. De son côté, la communauté accueille le volontaire pour l'intégrer, le soutenir dans les moments de fragilité et l'aider à se libérer des liens qui entravent le dévouement total. Comme le souligne Margarita, « Dieu nous a appelés à être sel et lumière de la Terre et beaucoup de nos volontaires ont trouvé le courage de prendre l'avion en laissant derrière eux leur famille, leurs amis, leur culture, leur mode de vie pour adopter le style de vie du missionnaire. »

La communauté offre des espaces de discussion, de prière commune, d'accompagnement pratique et émotionnel, afin que le volontaire puisse rester solide dans son choix et porter du fruit dans le service.

L'histoire du volontariat missionnaire salésien à Guadalajara est un exemple de la façon dont une expérience peut grandir, se structurer et se renouveler en apprenant à partir des erreurs et des succès. En plaçant toujours au centre la motivation profonde du jeune, la dimension spirituelle et communautaire, il offre un chemin capable de transformer non seulement le milieu que l'on sert, mais aussi la vie des volontaires eux-mêmes.

Margarita Aguilar nous dit : « Un volontaire a besoin d'avoir les mains vides pour pouvoir embrasser sa mission avec foi et espérance en Dieu. »

Nous remercions Margarita pour ses précieuses réflexions. Son témoignage nous rappelle que le volontariat missionnaire n'est pas un simple service, mais un chemin de foi et de croissance qui touche la vie des jeunes et des communautés, renouvelant l'espérance et le désir de se donner par amour de Dieu et du prochain.

---

## Les petits agneaux et l'orage d'été (1878)

*Le récit onirique qui suit, raconté par Don Bosco le soir du 24 octobre 1878, est bien plus qu'un simple divertissement pour les jeunes de l'Oratoire. À travers l'image délicate des agneaux surpris par une violente tempête estivale, le saint éducateur dessine une allégorie vivante des vacances scolaires : un temps apparemment insouciant, mais chargé de dangers spirituels. La prairie accueillante représente le monde extérieur, la grêle symbolise les tentations, tandis que le jardin protégé fait allusion à la sécurité offerte par la vie de grâce, les sacrements et la communauté éducative. Dans ce rêve, qui devient catéchèse, Don Bosco rappelle à ses garçons – et à nous – l'urgence de veiller, de recourir à l'aide divine et de se soutenir mutuellement pour revenir intacts à la vie quotidienne.*

Du départ en vacances et du retour, pas de nouvelles cette année, si ce n'est un rêve sur les effets que produisent habituellement les vacances. Don Bosco l'a raconté dans la soirée du 24 octobre. Dès qu'il en fit l'annonce, tous manifestèrent leur contentement.

Je suis heureux de revoir mon armée de

soldats *contra diabolum* (contre le diable). Cette expression, bien que latine, est comprise même par Cottino. J'aurais beaucoup de choses à vous dire, car c'est la première fois que je vous parle après les vacances. Mais pour l'instant, je veux vous raconter un rêve. Vous savez que les rêves se font pendant le sommeil et qu'il ne faut pas y croire ; mais s'il n'y a pas de mal à ne pas y croire, parfois il n'y a pas de mal non plus à y croire, car ils peuvent même servir d'instruction, comme, par exemple, celui-ci.

J'étais à Lanzo lors de notre première retraite spirituelle et je dormais, quand, comme je l'ai dit, j'ai fait un rêve. Je me trouvais dans un endroit dont je ne pouvais pas savoir quelle région c'était, mais c'était près d'un village où il y avait un jardin, et près de ce jardin une vaste prairie. J'étais en compagnie de quelques amis qui m'invitèrent à entrer dans le jardin. J'y suis entré et j'ai vu un grand nombre de petits agneaux qui sautaient, couraient, faisaient des cabrioles selon leur habitude. Et voilà qu'une porte s'ouvre sur le pré et que ces petits agneaux courent dehors pour brouter.

Cependant beaucoup ne songent pas à sortir, mais restent dans le jardin, allant çà et là, broutant quelques brins d'herbe. Ils se nourrissaient ainsi, bien qu'il n'y eût pas d'herbe aussi abondante que dans le pré où le plus grand nombre était accouru. – Je veux voir ce que font ces petits agneaux dehors, me dis-je. Nous sommes allés dans le pré et nous les avons vus en train de brouter tranquillement. Mais voici que, presque aussitôt, le ciel s'est assombri, des éclairs et le tonnerre ont suivi, et l'orage s'est approché.

– Qu'advient-il de ces petits agneaux s'ils sont pris dans l'orage ? disais-je. Mettons-les à l'abri. – Et je me mis à les appeler. Alors, moi d'un côté et mes compagnons dispersés çà et là, nous essayâmes de les pousser vers la porte du jardin. Mais ils n'avaient aucune envie d'y entrer ; s'échappant de-ci, courant de-là, les petits agneaux avaient de meilleures jambes que nous. Entre-temps, des grosses gouttes commencèrent à tomber, puis vint la pluie et

je n'ai pas pu rassembler ce troupeau. Un ou deux entrèrent dans le jardin, mais tous les autres, et ils étaient nombreux, restèrent dans le pré. – Eh bien, s'ils ne veulent pas venir, tant pis pour eux ! En attendant, retirons-nous. – Et nous allâmes dans le jardin.

Il y avait là une fontaine sur laquelle était écrit en grosses lettres : *Fons signatus*, fontaine scellée. Elle était couverte, et voici qu'elle s'ouvre, l'eau s'élève, se sépare en formant un arc-en-ciel, mais en guise de voûte comme ce portique.

Entre-temps les éclairs devenaient plus fréquents, suivis de coups de tonnerre plus bruyants, et la grêle commença à tomber. Quant à nous, avec tous les petits agneaux qui étaient dans le jardin, nous nous réfugiâmes sous cette merveilleuse voûte, où l'eau et la grêle ne pénétraient pas.

– Mais qu'est-ce que c'est ? demandais-je à mes amis. Que vont devenir les pauvres agneaux qui sont dehors ?

– Tu verras, me répondaient-ils. Observe le front de ces agneaux, qu'y trouves-tu ? – Je regardai et je vis que sur le front de chacun de ces animaux était écrit le nom d'un jeune de l'Oratoire.

– Qu'est-ce que cela ? demandai-je.

– Tu verras, tu verras !

À ce moment je ne tenais plus en place et j'ai voulu sortir pour voir ce que devenaient ces pauvres agneaux qui étaient restés dehors. – Je vais rassembler ceux qui ont été tués et les envoyer à l'Oratoire, me suis-je dit. En sortant de dessous la voûte, j'ai pris la pluie à mon tour, et j'ai vu ces pauvres petites bêtes qui se traînaient par terre, qui bougeaient les pattes en essayant de se lever et d'aller vers le jardin, mais elles ne pouvaient pas marcher. J'ouvris la porte, j'élevai la voix, mais leurs efforts étaient inutiles. La pluie et la grêle les avaient tellement malmenés et continuaient à les maltraiter qu'ils faisaient pitié à voir : l'un était frappé à la tête, l'autre à la mâchoire, celui-ci à un œil, celui-là à une patte, d'autres à d'autres parties du corps.

Au bout de quelque temps, la tempête avait cessé.

– Observe, dit celui qui se tenait près de moi, observe le front de ces agneaux.

Je regardai et je lus sur chaque front le nom d'un jeune de l'Oratoire. – Mais, dis-je, je connais le jeune qui porte ce nom, et il ne me paraît pas être un petit agneau.

– Tu verras, tu verras, me répondit-on. – Alors on me présenta un vase d'or avec un couvercle d'argent, en disant :

– Trempe ta main dans cet onguent et touche les plaies de ces petites bêtes et elles guériront aussitôt.

Je commence à les appeler :

– Brrr, brrr ! Elles ne bougent pas. J'essaie de m'approcher de l'une d'elles et elle s'éloigne en traînant les pieds. – Elle ne veut pas ? Tant pis pour elle ! m'exclamé-je. Je vais vers une autre. J'y vais, mais celle-là aussi me fuit. Autant j'en approchais pour les oindre et les guérir, autant elles me fuyaient. Je les suivais, mais je répétais ce jeu en vain. Enfin, j'en atteignis une ; la pauvre avait les yeux sortis de leurs orbites et si abîmés qu'ils faisaient pitié. Je les touchai avec la main, elle guérit et alla dans le jardin.

En voyant cela, beaucoup d'autres cessèrent leur résistance, se laissèrent toucher et guérir et entrèrent dans le jardin. Mais beaucoup restèrent dehors, en général les plus touchées, et je n'ai pas pu les approcher.

– Si elles ne veulent pas être guéries, tant pis pour elles ! Mais je ne sais pas comment les faire revenir dans le jardin.

– Sois tranquille, dit l'un des amis qui m'accompagnait, elles viendront, elles viendront.

– Nous verrons, lui dis-je. Je rapportai le vase d'or à sa place et retournai dans le jardin. Tout était changé, et je lus à l'entrée : *Oratoire*. Dès que je fus entré, voici que les agneaux qui ne voulaient pas venir s'approchent, entrent en cachette et courent reprendre leur place çà et là. Mais même alors, je ne pus approcher aucun d'entre eux. Il y

en avait aussi plusieurs qui ne voulaient pas recevoir la pommade, et celle-ci se transformait pour eux en poison, et au lieu de les guérir, elle aggravait leurs plaies.

– Regarde ! Tu vois cette bannière ? me dit un ami.

Je me suis retourné et j'ai vu une grande bannière qui flottait, sur laquelle était écrit en grosses lettres le mot : *Vacances*.

– Oui, je vois, répondis-je.

– C'est la conséquence des vacances, m'expliqua une personne qui m'accompagnait, alors que j'étais bouleversé par ce spectacle. Tes jeunes quittent l'Oratoire pour aller en vacances, avec la bonne volonté de se nourrir de la parole de Dieu et de se maintenir dans le bien ; mais vient l'orage – ce sont les tentations – puis la pluie – ce sont les assauts du démon – ; puis la grêle tombe et c'est alors que ces malheureux tombent dans le péché. Certains guérissent encore par la confession, mais d'autres n'utilisent pas bien ce sacrement, ou ne l'utilisent pas du tout. Garde cela dans ton esprit et ne te lasse pas de répéter à tes jeunes que les vacances sont une grande tempête pour leurs âmes.

En observant ces agneaux, je voyais chez certains d'entre eux des blessures mortelles ; je cherchais un moyen de les guérir, lorsque Don Scappini, qui avait fait du bruit en se levant dans la pièce voisine, me réveilla.

Voilà le rêve, et bien qu'il s'agisse d'un rêve, il a néanmoins une signification qui ne fera pas de mal à ceux qui voudront bien le croire. Je peux aussi dire que j'ai remarqué quelques noms parmi les nombreux agneaux du rêve, et en les comparant avec les jeunes, j'ai vu qu'ils se comportaient exactement comme dans le rêve. Quoi qu'il en soit, nous devons, durant cette neuvaine de la Toussaint, correspondre à la bonté de Dieu qui veut nous faire miséricorde et, par une bonne confession, purifier les blessures de notre conscience. Nous devons ensuite nous mettre tous d'accord pour combattre le diable et, avec l'aide de Dieu, nous sortirons victorieux de ce combat et irons recevoir

le prix de la victoire au Paradis.

Ce rêve a dû certainement contribuer au bon démarrage de la nouvelle année scolaire. En effet, pendant la neuvaine de l'Immaculée Conception, les choses allaient déjà tellement bien que Don Bosco exprima sa satisfaction en disant :

– Les jeunes en sont déjà au point où, les années précédentes, ils arrivaient à peine en février. – Et en la fête de l'Immaculée Conception, ils ont vu se renouveler la belle célébration de l'adieu à la quatrième expédition des Missionnaires.

(MB XIII 761-764)

---

## **Le syndrome de Philippe et celui d'André**

*Dans le récit de l'Évangile de Jean, chapitre 6, versets 4-14, qui présente la multiplication des pains, nous trouvons certains détails sur lesquels je m'attarde un peu longuement chaque fois que je médite ou commente ce passage.*

Tout commence lorsque, face à la « grande » foule affamée, Jésus invite les disciples à prendre la responsabilité de leur donner à manger.

Le premier de ces détails est la réaction de Philippe, qui affirme qu'il est impossible de répondre à cet appel en raison de la multitude présente. André, quant à lui, tout en faisant remarquer qu'« il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons », sous-estime ensuite cette même possibilité par un simple commentaire : « mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » (v.9).

Je souhaite simplement partager avec vous, chers lecteurs et

lectrices, comment nous, chrétiens, qui sommes appelés à partager la joie de notre foi, pouvons parfois être contaminés sans le savoir par le syndrome de Philippe ou celui d'André. Parfois même par les deux !

Dans la vie de l'Église, comme aussi dans la vie de la Congrégation et de la Famille Salésienne, les défis ne manquent pas et ne manqueront jamais. Notre vocation n'est pas de former un groupe de personnes où l'on cherche seulement à être bien, sans déranger et sans être dérangé. Ce n'est pas une expérience faite de certitudes préfabriquées. Faire partie du corps du Christ ne doit pas nous distraire ni nous éloigner de la réalité du monde, telle qu'elle est. Au contraire, cela nous pousse à être pleinement impliqués dans les événements de l'histoire humaine. Cela signifie avant tout regarder la réalité non seulement avec nos yeux humains, mais aussi, et surtout, avec les yeux de Jésus. Nous sommes invités à répondre aux défis, guidés par l'amour qui trouve sa source dans le cœur de Jésus, c'est-à-dire vivre pour les autres comme Jésus nous l'enseigne et nous le montre.

### **Le syndrome de Philippe**

Le syndrome de Philippe est subtil et c'est pourquoi il est aussi très dangereux. L'analyse que fait Philippe est juste et correcte. Sa réponse à l'invitation de Jésus n'est pas fautive. Son raisonnement suit une logique humaine très linéaire et sans défaut. Il regardait la réalité avec des yeux humains, avec un esprit rationnel et, en fin de compte, sans issue. Face à cette manière de procéder « raisonnable », l'affamé cesse de m'interpeller, le problème est le sien, pas le mien. Pour être plus précis à la lumière de ce que nous vivons quotidiennement : le réfugié aurait pu rester chez lui, il ne doit pas me déranger ; le pauvre et le malade se débrouillent seuls et il ne m'appartient pas de faire partie de leur problème, encore moins de leur trouver la solution. Voilà le syndrome de Philippe. C'est un disciple de Jésus, mais sa manière de voir et d'interpréter la réalité est encore figée, non remise en question, à des années-lumière de celle de son

maître.

### **Le syndrome d'André**

Vient ensuite le syndrome d'André. Je ne dis pas qu'il est pire que le syndrome de Philippe, mais il s'en faut de peu pour qu'il soit plus tragique. C'est un syndrome subtil et cynique : il voit une opportunité possible, mais ne va pas plus loin. Il y a une toute petite espérance, mais humainement, elle n'est pas réalisable. Alors on en vient à disqualifier aussi bien le don que le donateur. Et le donateur à qui, dans ce cas, échoit la « malchance », est un jeune garçon qui est simplement prêt à partager ce qu'il a !

Deux syndromes qui sont encore avec nous, dans l'Église et aussi parmi nous, pasteurs et éducateurs. Étouffer une petite espérance est plus facile que de laisser place à la surprise de Dieu, une surprise qui peut faire éclore une espérance, même petite. Se laisser conditionner par des clichés dominants pour ne pas explorer des opportunités qui défient les lectures et interprétations réductrices, est une tentation permanente. Si nous ne faisons pas attention, nous devenons les prophètes et les exécuteurs de notre propre ruine. À force de rester enfermés dans une logique humaine, « académiquement » raffinée et « intellectuellement » qualifiée, l'espace pour une lecture évangélique devient de plus en plus limité, et finit par disparaître.

Lorsque cette logique humaine et horizontale est mise en crise, l'un des signes qu'elle suscite pour se défendre est celui du « ridicule ». Celui qui ose défier la logique humaine parce qu'il laisse entrer l'air frais de l'Évangile, sera couvert de ridicule, attaqué, tourné en dérision. Quand cela arrive, nous pouvons dire que nous sommes face à une voie prophétique. Les eaux sont agitées.

### **Jésus et les deux syndromes**

Jésus dépasse les deux syndromes en « prenant » les pains considérés comme peu nombreux et par conséquent insignifiants. Jésus ouvre la porte à cet espace prophétique et de foi que

nous sommes appelés à habiter. Face à la foule, nous ne pouvons pas nous contenter de faire des lectures et des interprétations autoréférentielles. Suivre Jésus implique d'aller au-delà du raisonnement humain. Nous sommes appelés à regarder les défis avec ses yeux. Quand Jésus nous appelle, il ne nous demande pas des solutions mais le don de tout nous-mêmes, avec ce que nous sommes et ce que nous avons. Le risque est que, face à son appel, nous restions immobiles, esclaves par conséquent de notre pensée et avides de ce que nous croyons posséder.

Ce n'est que dans la générosité fondée sur l'abandon à sa Parole que nous parvenons à recueillir l'abondance de l'action providentielle de Jésus. « Ils les ramassèrent et remplirent douze paniers de morceaux qui, des cinq pains d'orge, étaient restés de ceux qui avaient mangé » (v.13). Le petit don du garçon fructifie de manière surprenante uniquement parce que les deux syndromes n'ont pas eu le dernier mot.

Le Pape Benoît commente ainsi ce geste du garçon : « Dans la scène de la multiplication, la présence d'un jeune garçon est également signalée, qui, face à la difficulté de nourrir tant de monde, met en commun le peu qu'il a : cinq pains et deux poissons. Le miracle ne se produit pas à partir de rien, mais d'un premier partage modeste de ce qu'un simple garçon avait avec lui. Jésus ne nous demande pas ce que nous n'avons pas, mais il nous fait voir que si chacun offre le peu qu'il a, le miracle peut toujours se reproduire : Dieu est capable de multiplier notre petit geste d'amour et de nous rendre participants de son don » (*Angélus, 29 juillet 2012*).

Face aux défis pastoraux que nous avons, face à tant de soif et de faim de spiritualité que les jeunes expriment, cherchons à ne pas avoir peur, à ne pas rester attachés à nos affaires, à nos façons de penser. Offrons-Lui le peu que nous avons, confions-nous à la lumière de sa Parole. Et que la Parole, et seulement elle, soit le critère permanent de nos choix et la lumière qui guide nos actions.

*Photo : Miracle évangélique de la multiplication des pains et*

*des poissons, vitrail de l'abbaye de Tewkesbury dans le Gloucestershire (Royaume-Uni), œuvre de 1888, réalisée par Hardman & Co.*